Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 77 (1968)
Heft: 1

Artikel: Les Suisses de Florence
Autor: Bernouilli, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-683089

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

doit être apportée de loin. Les premiers jours, notre cuisinier ne nous gâte guère: préparer le thé, ses talents s'arrêtaient là! Mais dans trois mois, il saura cuire des pâtes, de la viande et de la soupe. Il nous prête aussi la main à la policlinique. Notre garde de corps est composée de 11 soldats armés qui jour et nuit, à tour de rôle, veillent sur notre sécurité et mettent les voleurs possibles en garde. De la farine et du riz: la seule nourriture à laquelle ils ont droit comme tous les autres soldats. Eux nous gardent et nous nous leur fournissons en compensation des vivres prélevés sur nos propres réserves alimentaires.
Un jour, l'on nous amène un homme gravement atteint de tuberculose. Son frère qui l'accompagne nous demande de le garder lui aussi car il désire s'occuper du malade. Il installe un camp à proximité de notre grotte et nous mettons un lit à la disposition du malade, qui nous regarde de ses yeux tristes où se lit l'angoisse de mourir. Trop faible pour parler. Nous mettrons tout en œuvre pour le soigner, le sauver. Lorsque nous quitterons le Yémen, nous apprendrons que son état de santé est assez bon pour entreprendre déjà des excursions de 2 kilomètres!
A trois reprises, notre grotte sera attaquée après la tombée de la nuit. Nous ne saurons jamais par qui ni pourquoi. La dernière fois, soit le 11 octobre 1966, les balles tomberont à 50 mètres. Le lendemain nous «fermons» la policlinique et partons pour Najran, qui quelques jours plus tard sera bombardée par des avions égyptiens. Nous cherchons à déposer nos médicaments et notre matériel en sûreté et repartons pour Amara où nous nous mettons à la recherche d'une grotte mieux située que la première. Notre garde de corps est renforcée par cinq hommes supplémentaires. Et nous poursuivons notre travail.
Le 5 février 1967, nous accueillons la nouvelle équipe suisse qui doit assurer notre relève et le 12 février nous quittons définitivement Amara.

Les Suisses de Florence

Georges Bernouilli

Ainsi que nous l'avons signalé déjà dans les divers comptes rendus de notre œuvre d'entraide aux victimes des inondations italiennes de novembre 1966, nous nous devions de songer également à ceux de nos compatriotes qui figuraient au nombre des sinistrés. Une part des fonds dont nous disposions pour cette action particulière, soit en l'occurrence Fr. 500 000.— leur fut réservée. A Florence, notamment, où la colonie helvétique compte environ 1700 personnes, 80 familles ont ainsi bénéficié d'une aide tangible. Rappelant cette phase de notre action, il nous paraît intéressant de reproduire ci-dessous un article dû à la plume du Pasteur Georges Bernouilli, de Lugano, et dont la rédaction originale en italien est intitulée «Gli Svizzeri di Firenze... vi giunsero per primi i buzzurri».

Selon les «*on dit*» le mot «*Buzzurro*» dériverait de la parole allemande «*putzer*». Il devint le nom des marchands de marrons tessinois qui s'établirent à Florence au XVIIIe siècle. Ce ne furent certes pas les seuls ni les premiers Suisses qui émigrèrent en Toscane, les «*Buzzurri*» ayant été probablement précédés des portefaix. Mais ces Buzzurri sont certainement les plus connus, les plus originaux aussi. Voici ce qu'en disait à l'époque un Florentin: «*simples, bonasses, parfaitement bien élevés, toujours souriants. De bons montagnards aux gros souliers mais à l'esprit fin et léger comme l'air qu'ils respirent sur les cimes neigeuses. Ils savent distinguer le bon grain de l'ivraie; ils s'adaptent à l'ambiance qui les entoure désormais, sachant en fait que les Florentins les ont en amitié*».
Ces «*Buzzurri*», vers la mi-octobre, descendaient de leurs villages tessinois pour exercer, à Florence, «*leur*

industrie consistant à rôtir et à vendre marrons et gâteaux aux châtaignes». Ils louaient des boutiques qu'ils occupaient l'hiver et sous-louaient le reste de l'année à des marchands de fruits et légumes ou de chapeaux.

Le premier *«Buzzurro»* qui s'établit à Florence en 1720 était un certain *Pietro Antonio Gianella di Leontica.* En 1760, il s'associa à un de ses pays, qui portait nom Giovanni di Maria. Au début du XIXe siècle, il existait d'assez nombreuses boutiques de *«Buzzurri»* qui introduisirent la vente du fromage de Gruyère que le peuple, on ne sait pourquoi, appela «sbrinze». Ce célèbre fromage fit sa première apparition en 1830, dans une taverne de la Place Pitti. Le *«Buzzurro»,* en brave homme qu'il était, posa une grande pièce de Gruyère sur l'une des tables du café et les enfants comme les adultes se pressaient tout autour, curieux et faisant de nombreux commentaires. De fut là un événement marquant pour Florence.

Nul doute que ces Montagnards jouissaient d'une popularité certaine puisqu'un journaliste eut l'idée d'en interviewer un en 1937. A sa demande: *«quelle est la vie du ‚Buzzurro' dans son village, dans sa maison?»* Le «Buzzurro» interrogé répondit: *«Nous avons un peu de terre que nous cultivons. C'est une espèce de banque où nous disposons et faisons fructifier les gains réalisés à Florence, entre San Simone et San Giuseppe.»* On signale la présence de deux *Buzzurri»* en 1942, encore, un troisième n'ayant pas reçu le visa consulaire lui permettant d'entrer en Italie. Puis, ils disparurent petit à petit.

La ville de Florence, foyer culturel et artistique a toujours attiré les touristes intelligents, passionnés de belles choses ou simplement désireux d'entendre parler la langue italienne avec cet accent musical que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Toutefois, ce ne sont pas uniquement pour l'étude et pour l'amusement mais pour le travail aussi que les Suisses ont su apprécier la cité de l'Arno. Il y a quelques mois encore, des Suisses représentaient à Florence l'industrie hôtelière, un domaine où nos concitoyens excellent. De même l'industrie de la paille, la branche de la pâtisserie, voire de la coutellerie. Par ailleurs, le nom genevois de Vieusseux est synonyme, pour les Florentins, de la bibliothèque où l'on vient, de toutes les parties du monde, consulter des exemplaires de livres ou de collections extrêmement rares sinon uniques. Le premier Consulat suisse qui se mit à disposition de ces compatriotes établis définitivement ou provisoirement à Florence, fut celui de Livourne, créé en 1809 dans cette florissante ville maritime. C'est à Livourne aussi que les Florentins protestants devaient à grands frais transporter leurs morts s'ils désiraient que leur soit donnée une sépulture religieuse. Ainsi, avant déjà que la colonie suisse de Florence ne s'organisât et eût un Consulat, les Confédérés se retrouvaient, guidés par un intérêt spirituel. Ils fondèrent l'Eglise évangélique réformée en 1826 déjà. Actuellement, cette Eglise est installée dans le bâtiment que possède l'Eglise écossaise, sur le quai du Lungarno Guicciardini. La première école suisse, ouverte en 1839 fut elle aussi fondée avant que la colonie n'ait un consulat. Après avoir connu une période florissante, elle dut fermer ses portes en 1882 et attendre la fin de la dernière guerre mondiale pour reprendre son activité. Elle se trouve maintenant en plein développement, avec un effectif de 250 élèves.

Le Cercle suisse a fait peau neuve en se faisant construire des locaux accueillants et modernes où se retrouvent de très nombreux Suisses à l'occasion de manifestations diverses, de conférences, de concerts. A propos de vie culturelle, l'on peut bien augurer de l'avenir, ceci grâce à la sympathie manifestée à notre Institution par un riche marchand de Florence, Ugo Bardini, amoureux de notre pays où il avait coutume de passer de longues périodes de vacances. Il a légué par testament à la Confédération, la totalité de son patrimoine (immeubles, œuvres d'art et antiquités). L'on est actuellement en train de mettre sur pied ce nouvel institut culturel à l'intention des jeunes étudiants suisses et italiens. L'affluence des jeunes Suisses à Florence augmentera de ce fait sensiblement et l'activité culturelle déployée par la communauté helvétique en sera fortement enrichie.

Une institution qui s'est merveilleusement développée depuis l'époque de sa création, en 1859, est la Société suisse de Bienfaisance qui est toujours venue en aide à nos compatriotes nécessiteux résidant à Florence ou de passage en cette ville. Ces derniers mois, c'est à cette Société qu'a incombé le soin de distribuer, selon des critères d'équité et de charité les fonds parvenus au Consulat à la suite de la catastrophe de novembre 1966. Les dommages subis par 80 familles, par des industries, des commerces, des hôtels, des restaurants représentent une somme de cinq millions de francs suisses. Mais ce qu'on ne peut évaluer par les chiffres sont les souffrances morales, psychiques, physiques. Apparemment, Florence, aujourd'hui, a retrouvé sa beauté d'antan. Le courage des Florentins et particulièrement des jeunes, leur ténacité et leur volonté de reconstruire deviendront légendaires. Les blessures demeurent, cachées. L'on relève seulement l'absence des étrangers qui animaient la ville avant la catastrophe. Les hôtels, au prix également de très grands sacrifices sont presque plus avenants et accueillants que par le passé. Néanmoins, ils reçoivent des lettres de l'étranger annulant les réservations. Il subsiste, malheureusement, hors d'Italie, une certaine crainte et méfiance à l'égard de Florence.

La confiance doit revenir, une confiance commune et une grande reconnaissance. Le génie florentin reste celui qu'il était et continuera d'être: celui de réjouir et d'instruire les peuples. Il s'y ajoute maintenant l'admiration à laquelle ont droit les Florentins.